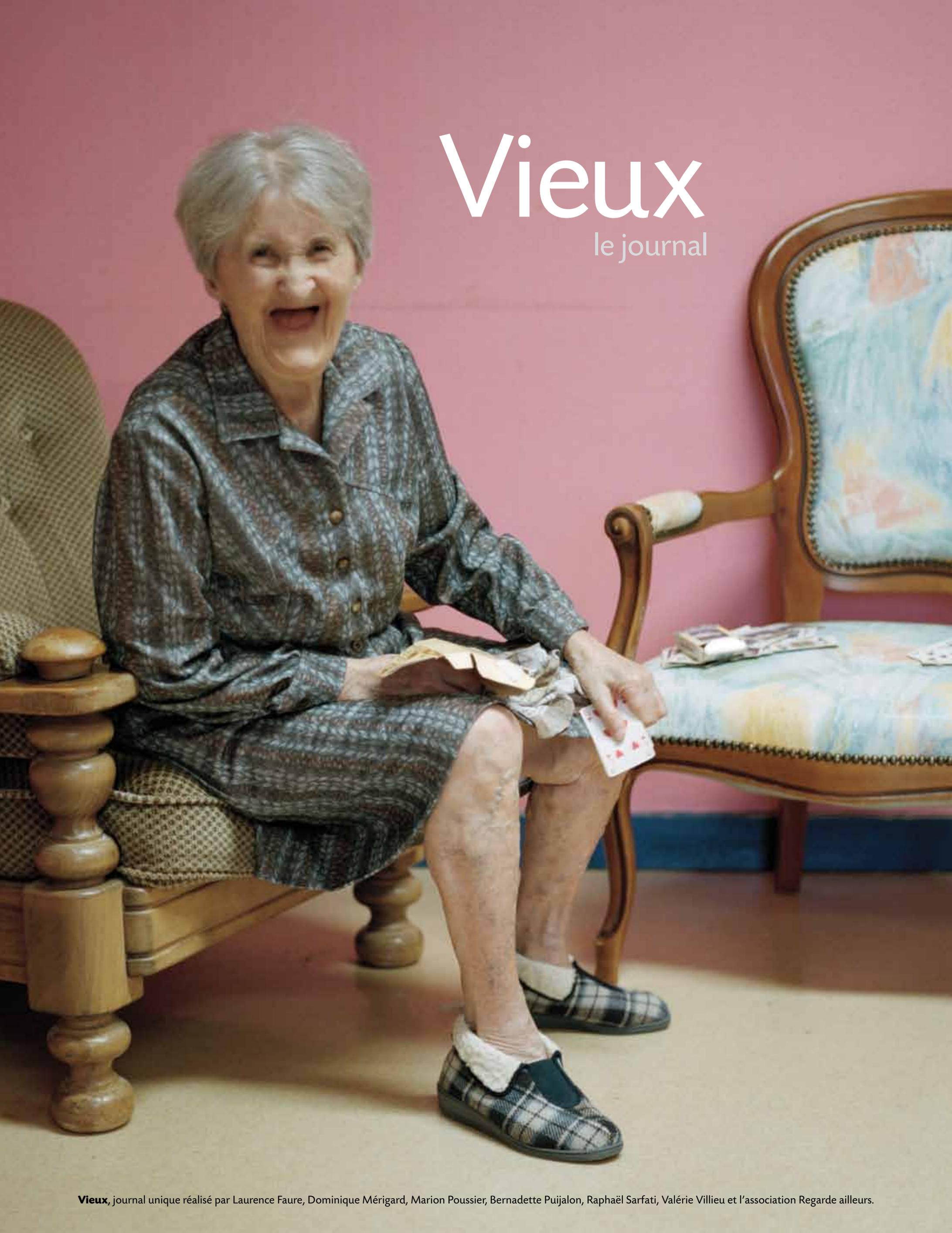


Vieux

le journal





À propos du projet...

Déjà en 1970, Simone de Beauvoir écrivait : « Les vieillards sont-ils des hommes ? À voir la manière dont notre société les traite, il est permis d'en douter... » (*La Vieillesse*, Gallimard, 1970.) Alors que les vieux représentent un quart de la population française, que l'espérance de vie ne cesse de croître, qu'en est-il du regard que notre société porte sur eux ? Qu'en est-il de notre relation à la vieillesse, qui immanquablement questionne notre futur ?

À la fois coûteuse et formidable réservoir électoral pour les politiques, source de profits pour certains marchands avisés, elle n'est présentée par la publicité ou dans la presse que sous l'aspect du jeune senior actif, consommateur, performant, ou, a contrario, dépendant, atteint de la maladie d'Alzheimer, nouveau sujet à la mode. Mais n'est-ce que cela ?

Pourquoi dès que nous parlons des vieux – et faites-en l'expérience – surgissent les stéréotypes qui les rendent tous identiques : râleurs, réacs, radoteurs, séniles, égoïstes, voire embarrassants au moment des courses en grand magasin...

Alors, qu'est-ce qu'être vieux ? À quel âge le devient-on ? Vivons-nous tous cette période de la vie de la même façon ? N'existe-il rien d'autre que le senior sexagénaire ou la personne démente en institution ? Qu'engendre cette attitude trop répandue qui consiste à refuser de voir la vieillesse, de l'envisager, de la penser ?

Le silence sur des sujets comme le suicide (le taux de suicide augmente avec l'âge), l'isolement (plus d'une personne âgée sur deux est isolée socialement), l'exclusion, la maltraitance montre une société mal à l'aise avec une population ne répondant pas aux critères dominants de vitesse, de performance et de rentabilité.

Ce constat, dont je vois les effets au quotidien dans ma pratique d'infirmière à domicile, m'a donné envie avec l'aide de l'association « Regarde ailleurs » (qui œuvre au questionnement de notre société) de rassembler une anthropologue, des photographes et un dessinateur pour tenter ensemble d'humaniser ce mot « vieux » devenu imprononçable. Une sorte de : « Vieux ? Oui et alors ? »

Sans prétendre recouvrir le sujet dans son entier, la problématique étant bien trop vaste, nous espérons seulement que ces différentes visions induiront un questionnement et une réflexion sur la vieillesse, afin que ces hommes et ces femmes soient considérés avant tout comme des personnes, hors du champ discriminatoire de l'âge.

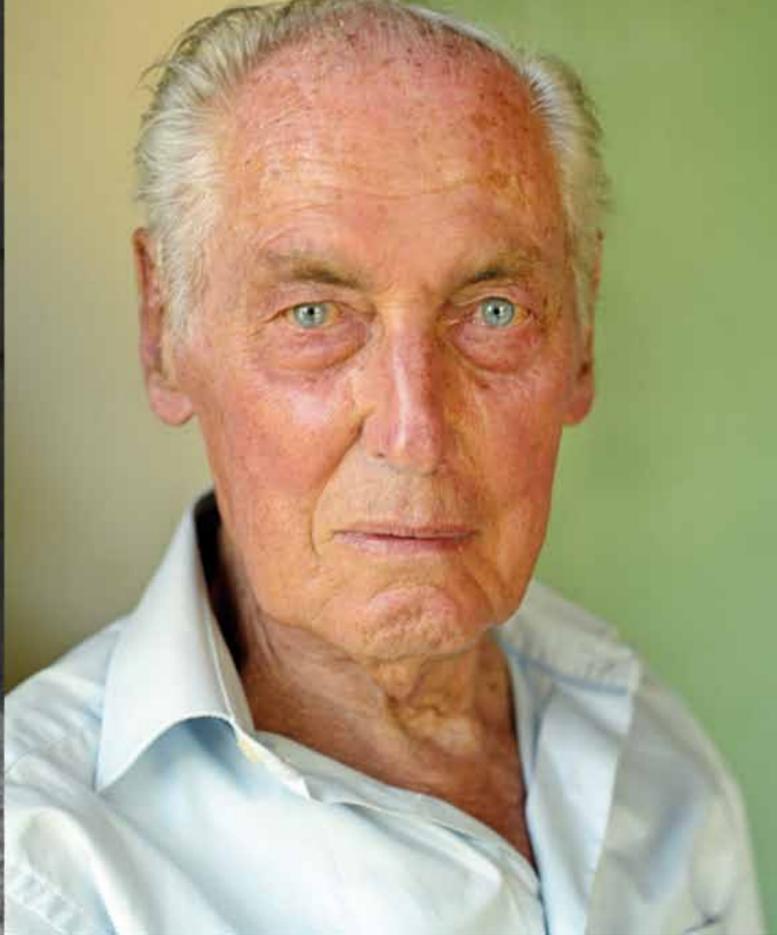
Valérie Villieu

Cette publication est éditée par l'association Regarde ailleurs et les éditions Intensité.
Un plus large extrait des travaux réalisés est consultable sur le site : www.vieuxlesite.com
© Textes, photographies et illustrations : Laurence Faure, Dominique Mérigard, Marion Poussier, Bernadette Puijalon, Raphaël Sarfati, Valérie Villieu, l'association Regarde ailleurs et les éditions Intensité

Association Regarde ailleurs - 57, rue des Vignoles - 75020 Paris - Tél. : 06 12 76 12 76
Éditions Intensité - 50, rue du Faubourg-du-Temple - 75011 Paris - Tél. : 01 47 00 98 00
Conception graphique : Intensité - www.intensite.com

ISBN : 978-2-911410-06-2
Achévé d'imprimer sur les presses de la Snel à Liège en septembre 2010 - Imprimé en Belgique
Dépôt légal : septembre 2010

Photographie de couverture : Marion Poussier. Illustrations de la page 2 et de 4^e de couverture : Raphaël Sarfati



Juliette, Simone, Pierre... et les autres

« Comment vit-on le vieillissement ? » Est-ce seulement un vécu de perte, de deuils et de renoncements ? ou est-ce un moment de la vie porteur de réaménagements, ou même de création comme le dit Bernadette Puijalon ? Après avoir recherché par l'image les traces de la temporalité, j'ai posé cette question aux personnes que j'ai photographiées, toutes âgées de plus de 80 ans. (Les interviews peuvent être écoutées dans leur intégralité sur www.vieuxlesite.com)

Pierre Pélissero 90 ans

Professeur de lettres classiques à la retraite, titulaire des orgues d'Uzès, directeur de chorales et conférencier à Uzès, auteur de *Prof... je persiste et signe* (2009)

« Je ne suis pas de ceux qui sont toujours à rappeler leur passé, j'ai encore des projets, je fais encore beaucoup de choses et par conséquent il n'y a pas de grande différence entre ce que je vis et ce que j'ai vécu jusque-là. Physiquement j'ai des petits ennuis, j'ai de l'arthrose, j'ai un peu de surdité, j'ai eu un infarctus... j'ai des ennuis qu'on peut avoir à mon âge, mais enfin je ne me plains pas, je vais avoir 90 ans et ma foi ça ne m'empêche pas de faire tout ce que je faisais auparavant... Je tire toujours quelque chose de positif des choses négatives qui m'arrivent et même d'une maladie, je ne considère pas que c'est la fin, il faut la surmonter, et ça me réussit assez bien. Pour moi ce sont des choses secondaires, il y a bien plus intéressant que ça dans la vie.

... Il n'y a pas de rupture, au contraire, j'essaie de maintenir tout ce que j'entreprenais jusque-là... Tous les matins, je traduis une page d'Hérodote à peu près comme si je devais l'enseigner, c'est pour moi une sorte de mise en train, comme on fait une mise en train physique. Intellectuellement, le matin,  a me rassoit,  a me remet en route. ... On est absolument libre à un certain âge et c'est très agréable. Je peux poursuivre une recherche sur un sujet qui m'intéresse, librement, j'ai tout le

temps ; si je ne le fais pas aujourd'hui je le ferai demain, mais enfin j'ai en tête l'idée de chercher. D'abord, je travaille sans ordinateur, parce que ça fait perdre du temps l'ordinateur. Je vais beaucoup plus vite quand j'écris sur un bout de papier, et puis l'ordinateur vous invite à passer d'un sujet à l'autre, il n'y a pas d'unité à la recherche ; tandis que, lorsqu'on recherche, on va dans la même direction, et je trouve que c'est plus intéressant de faire comme ça... Alors je ne me suis pas mis à l'ordinateur et si j'ai besoin de renseignements précis, je demande à des amis qui en ont un. ... Je crois qu'il n'y a pas de différences fondamentales entre les jeunes et les vieux ; en tout cas pour moi il n'y en a pas, j'ai l'impression d'avoir le même âge... Je suis partisan d'être actif, créateur si c'est possible, comme toujours, ça n'a pas changé quelque chose dans mon existence. Et je regrette quand je vois des personnes âgées qui en sont réduites à avoir une vie végétative. »

(Entretien réalisé en août 2009.)

S ur Dominique Bonnefant 91 ans

Religieuse Saint-Joseph de Lyon, enseignante à la retraite, responsable de la communauté des sœurs de Saint-Joseph « les Marronniers »

SDB. Je ne me suis pas aperçue que les années passaient, que j'arrivais à un certain âge où l'on dit : «  a y est, elle est vieille. » C'est une fois, ça m'a surpris, j'étais dans le bus et on s'est levé pour me laisser la place, d'habitude c'est moi qui laisse la place aux autres, j'ai dit : « Tiens tu dois avoir pris un coup de vieux sûrement ! »
LF. Ce sont les autres qui vous ont désignée « vieux » ?
SDB. Elles se sont mises debout gentiment, alors je m'y suis mise puisqu'on me laissait la place... Je ne ferai peut-être plus mes grandes randonnées comme autrefois, j'aimais bien quand on partait marcher une journée, comme ça... Maintenant je me rends compte qu'on récupère plus lentement... C'est ça la différence
LF. Ce n'est pas vécu comme une perte ?
SDB. Je me dis « ah ! si c'était à recommencer », je recommencerais volontiers ma vie, mais avec l'expérience que j'ai... C'est sûr que ce serait profitable ! Mais sinon non je ne recommencerais pas... Non, j'ai fait ma vie, je suis contente, j'ai fait ce que j'ai voulu... Donc voilà.
LF.  a été un choix pour vous d'être religieuse ?
SDB. Oui, à un peu plus de 20 ans, je suis rentrée, contre l'avis de mes parents, ils ne voulaient pas, mais je l'ai assumé. C'était là où je devais être. On est heureux là où l'on doit être.

... Autrement je ne suis pas angoiss e pour l'avenir, mais pas du tout ; comment je mourrai, est-ce que  a viendra tôt ou tard, je n'en sais rien. J'ai été apaisée sur la mort lorsque j'ai assisté mon papa à sa mort. Il a eu une mort tellement paisible, je l'ai veillé, j'étais près de lui, je n'avais pourtant que 23 ans, je me suis dit : « Toi qui as donné ta vie pour le Seigneur, pourquoi tu aurais peur de faire ce passage ? », et depuis je n'ai pas peur. Je ne sais pas ce que ce sera, peut-être que je serai angoiss e à ce moment-là, mais pour le moment ça ne me tracasse pas. Pourtant je sais que j'y vais.  a ne me fait pas peur, on est une communauté, on a une sécurité que beaucoup de gens n'ont pas. Quand on est trop fatigué, qu'on ne peut plus rester dans une maison comme ici, on a des maisons médicalisées, on y va et on est soigné jusqu'au bout. Or, dans le monde, il y a combien de personnes qui sont seules ? Il y a une solidarité pour qu'elles n'aient pas peur, quelquefois on ne parle pas, on tient la main simplement, « tu n'es pas seule, je suis avec toi » ; c'est cette solidarité qui joue là entre nous et qui aide.
LF. Par rapport à votre foi, est-ce que la vieillesse a apporté un changement ?
SDB. Notre foi évolue toute la vie. Quand je suis rentrée, je voulais donner ma vie à Dieu, longtemps  a été  a ma dévotion. Et puis, petit à petit, je suis allée vers un Dieu qui s'incarne. Il s'est incarné pour être avec nous tout le temps, et il nous demande à nous de vivre incarnés, pas de vivre dans

les nuages ; on a à vivre humainement, donc mettons de l'humain dans notre vie, dans toutes nos relations... La vie serait meilleure. C'est quelque chose qu'on découvre au fur et à mesure de notre vie. Notre foi s'approfondit et se simplifie en même temps. On ne fait pas trente-six manieres, on va à l'oraison, on est avec Dieu, c'est simple, il ne faut pas se replier. Si on se replie, c'est la mort. Si on veut vivre, il faut aller vers les autres, il faut voir ce qui se passe... Je vais aux infos, il n'y a malheureusement toujours que des mauvaises nouvelles, mais j'y vais parce que  a alimente la prière. On n'est pas dans une bulle, on vit dans un monde, il faut voir ce qui s'y passe. Il faut rester ouvert...

(Entretien réalisé en décembre 2009.)



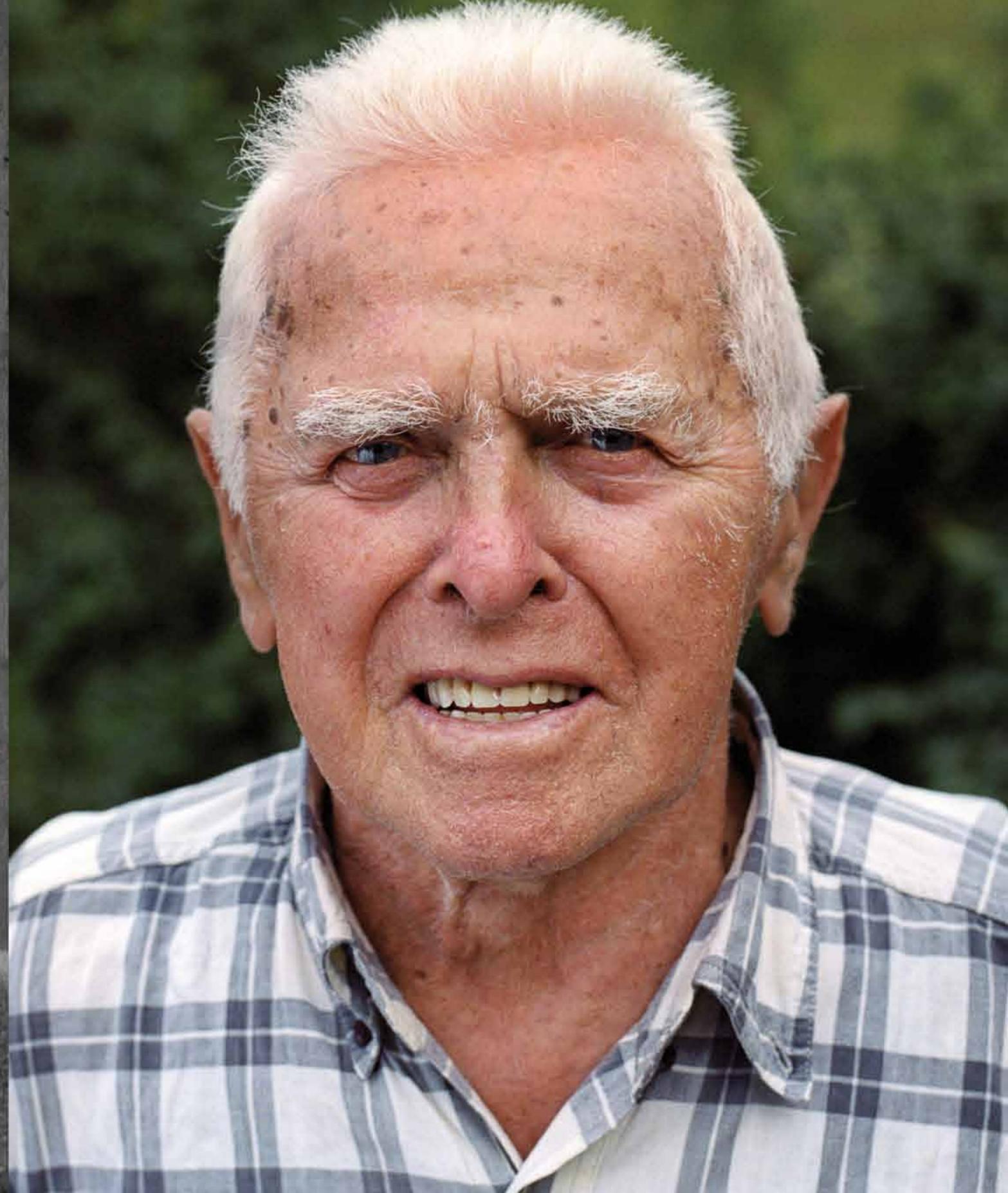
Alberte Jacquillard
92 ans, secrétaire de direction à la retraite



AJ : « Je suis prisonnière de ma propre vie, je ne peux plus sortir... Alors je me venge en lisant beaucoup, en faisant des mots croisés... en essayant de m'évader. Je regrette de ne pas avoir fait le Transsibérien, je regrette de ne pas avoir pris l'Orient-Express, je regrette de ne pas avoir fait ces évasions-là. »



Célestin Faure
89 ans, agriculteur à la retraite

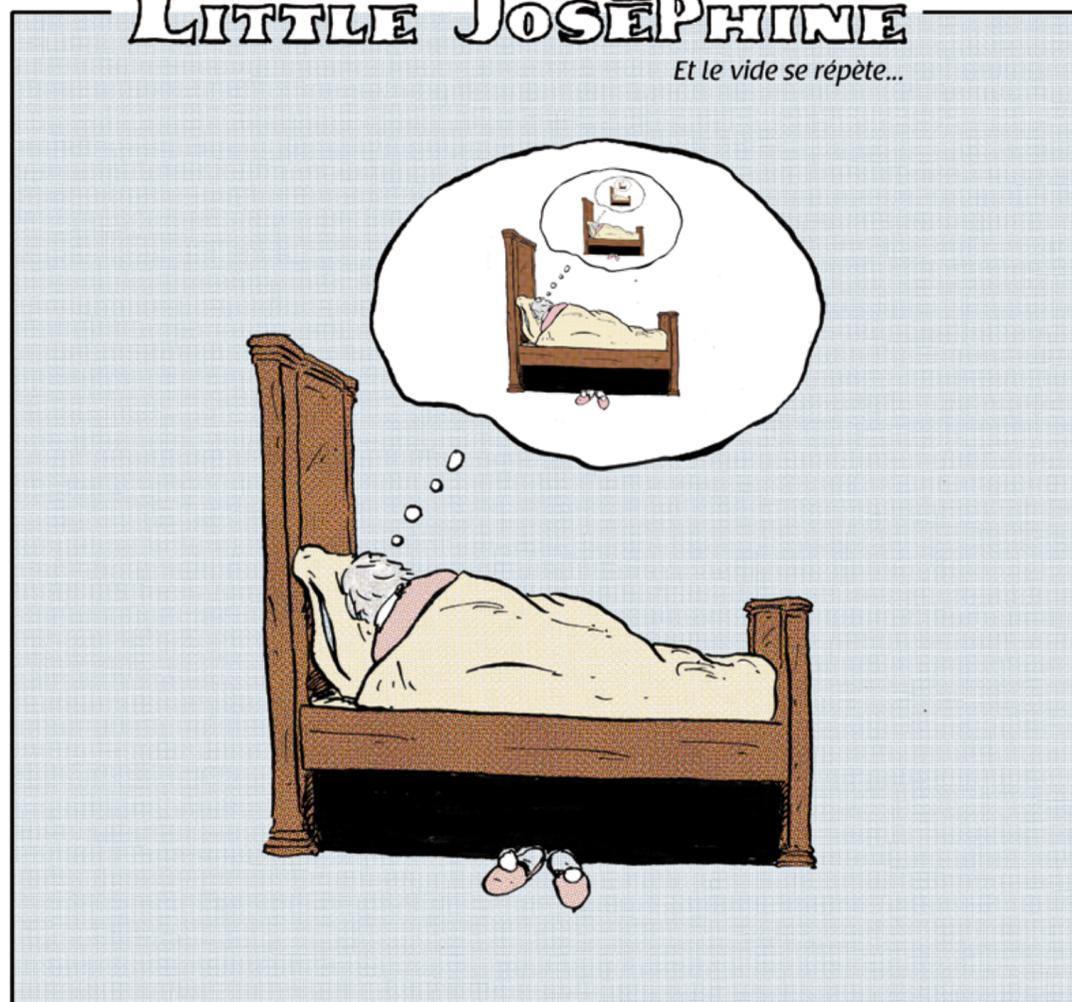


CF : « On n'est plus dans le coup pour beaucoup de choses, les gens sont en activité, au travail, et moi je ne fais que rabâcher ça d'avant... Je sens que je ne dois pas les intéresser... Alors on laisse filer le temps qui va vers la fin tout doucement, mais sans que je sois affolé à cause de ça... »

Textes : Valérie Villieu Dessins : Raphaël Sarfati

LITTLE JOSÉPHINE

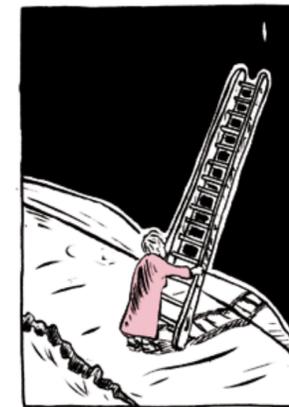
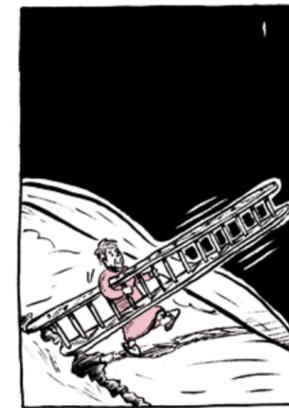
Et le vide se répète...



Je m'appelle Valérie Villieu et je suis infirmière à domicile. Il y a un peu plus de trois ans, une assistante sociale m'a contactée pour me proposer la prise en charge d'une patiente... Il s'agissait de donner ses médicaments à une personne sortant de l'hôpital qui présentait un tableau de démence... Elle y était entrée après une période d'isolement, pendant laquelle elle avait perdu pas mal de ses repères dont manger ou se laver...

C'est ainsi que je fis la connaissance de Joséphine.





Sandra est l'auxiliaire de vie de Joséphine...

Depuis qu'elle intervient, Joséphine va mieux...

Je l'ai vue en sa compagnie, elle se colle à elle, l'embrasse ; elle cherche une protection, une relation maternante...

Je l'ai d'ailleurs surprise en train de se faire donner à manger à la cuillère dans son lit !!



Sandra a le parcours type d'une auxiliaire de vie parisienne... Arrivée de Côte d'Ivoire il y a quelques années, à la suite de problèmes politiques, elle a dû fuir son pays trop instable, violent, où elle avait perdu son métier de comptable ; travailler auprès des personnes âgées fut la seule possibilité qu'il lui ait été offerte...



elle n'a eu aucune formation pour l'exercer.



Sandra est heureusement une personne pleine de bon sens,

et sa personnalité fait qu'elle s'occupe bien de Joséphine...

tout en manifestant parfois de l'angoisse face à ses instabilités, de l'incompréhension ;

mais comment pourrait-il en être autrement lorsqu'on est projeté dans un monde aux repères si différents ?



On ne lui a même pas dit que Joséphine était démente avant de l'envoyer chez elle.

Les premiers temps, elle ne comprenait pas vraiment ses troubles du comportement !...

Ce sont les personnes âgées que l'on méprise mais également ce personnel aidant que

Ainsi, je ne m'étonne pas des mauvais traitements que beaucoup de vieux subissent...

et la façon dont on les ridiculise en les transformant en véritables pantins obéissants...

J'ai demandé à Sandra : Si tu pouvais dans 5 ans tu ferais ça ?

bien sûr que non !!

En discutant un peu plus, je m'aperçois que ce rôle n'est pas sans évoquer l'esclavagisme pour elle.

Cela peut sembler fort, mais j'ai la sensation qu'elle se sent à cette place, d'exploitée et de méprisée.

Quand ce n'est pas la famille des patients ou les patients eux-mêmes qui refusent une Noire chez eux !!!

Oui... bien... d'accord, je peux commencer dès lundi... ou...

à lundi.

plus tard...

Ah, euh, non, finalement nous n'avons pas besoin de vous.

Qui êtes-vous ?

Maman vient de mourir...

Vous êtes noire ??



Quel gâchis ! J'ai conscience trois ans après, que si une aide appropriée avait été mise en place dès le départ,

N'étant pas sortie de chez elle depuis des mois, elle n'est plus adaptée au monde extérieur.

marcher est devenu un acte pénible

et son univers s'est considérablement rétréci...



Vieillir est une aventure...

Vieillir est une aventure. Aventure inédite pour chacun d'entre nous car, s'il est habituel de parler de la vieillesse comme du temps de l'expérience, aucun vieux n'a l'expérience du vieillir qui se découvre à lui chaque jour et l'oblige à défricher, à innover. Il n'existe pas de modèle, en particulier pour la génération actuelle dont l'espérance de vie dépasse largement celle de ses parents et qui expérimente des faits inédits : allongement de la vie, durée de l'inactivité, accélération du temps... La multiplicité des vécus vient contredire l'impression banale que rien ne ressemble plus à un vieux qu'un autre vieux. Si la vieillesse est le lot de chacun, elle ne peut se dire qu'à la première personne, et elle s'observe dans le mouvement d'une histoire individuelle, une longue histoire productrice des plus extrêmes singularités et spécificités.

Vieillir est une chance qui n'est pas donnée à tous. Chance, car celui qui ne vieillit pas meurt. Le changement est la loi inexorable inhérente à la condition humaine. «L'homme est un irréversible incarné», écrit le philosophe Vladimir Jankélévitch. Le fleuve de la vie ne se remontant pas, il n'y a pas de retour possible. Cette conquête pour laquelle les générations qui nous ont précédés ont tant lutté est pourtant perçue comme un problème social. Nous nous sommes enfermés dans une contradiction aberrante : «Oui à l'allongement de la vie, non à la vieillesse»... Lorsqu'on affirme que l'on peut vieillir sans devenir vieux, on indique clairement que le mot vieux – qui a la particularité rare dans la langue française de pouvoir être utilisé comme adjectif, substantif ou adverbe – ne peut avoir qu'un contenu négatif. Mais pourquoi la curiosité, l'ouverture d'esprit seraient-elles seulement synonymes de jeunesse? Que leur contenu soit autre ne veut pas dire qu'il soit moindre. Dans la vieillesse, comme aux autres âges, la vie domine et le vieillissement n'a rien à voir avec une raréfaction de l'être. Le cliché qui consiste à dire que l'on a l'âge de ses artères n'épuise pas la réalité.

Trop souvent dans notre société vieillir est un exil. Exil que les vieux expriment en parlant du passage de frontières : frontière spatiale de l'invisibilité de celui qui est reclus dans son domicile ou «hébergé» dans une institution ; frontière temporelle qui prend la forme d'un «avant», sans qu'il soit possible de préciser avant quoi... Être

contemporain, est-ce avoir traversé les mêmes événements que les autres, ou est-ce se sentir toujours «dans le coup» de la partie qui est en train de se jouer? Si l'on retient cette seconde alternative, beaucoup de vieux se sentent «hors jeu», «sur la touche», «décalés» dans ce monde où le temps, notamment technologique, s'est si vertigineusement accéléré que pour retrouver les objets de son enfance il faut aller dans un musée.

Est-ce parce qu'ils partagent cette sensation d'exil que nombre d'artistes s'emparent aujourd'hui du vieillir? Ou est-ce parce que vieillir est un art, une création de chaque instant? Toujours est-il qu'alors que notre société privilégie ceux qui, à coups d'artifices plus ou moins efficaces, restent jeunes – ou le paraissent... –, eux ne font pas le tri et acceptent de conjuguer le verbe «devenir». Tous les chemins sont dignes d'intérêt, et celui qui erre, qui se perd, continue à nous parler de la fragilité qui nous est commune, et donc à nous parler de la vie. Les artistes savent retourner l'invisibilité sociale du vieux pour le rendre plus présent que sa présence même. À travers la bande dessinée, la photographie, la peinture, ils apprivoisent le vieillir et nous invitent à un voyage dans le temps. Il ne s'agit pas de le diviser entre passé, présent, avenir, de l'enfermer dans une linéarité et une successivité, mais, comme le suggère Alain Bosquet, de rassembler hier et demain dans un poème. Aucune dimension ne domine ; chacune revient dans les autres et les fait revenir. À l'actualité de ce qui passe s'oppose ce qui ne passe pas, aux moments éphémères qui se succèdent et s'annulent les uns les autres s'oppose le sentiment de permanence du moi profond et du monde. Le réveil dont le tic-tac scande les heures, l'agenda où alternent pages blanches et pages noircies, l'oreiller gardant l'empreinte d'un corps, le calendrier dont on effeuille les jours, listes de tâches à accomplir ou de souvenirs à ne pas oublier... nous rappellent que nous serons amenés à faire ce voyage, puisque la vieillesse est notre avenir. Rien de nostalgique pourtant dans ces œuvres : l'artiste et le vieux, plus sensibles aux interrogations existentielles, nous obligent à avoir une intelligence active de notre présent. Grâce à eux, vieillir, c'est-à-dire vivre, devient une méditation.

B. P., anthropologue

Hommage

La question de la personne âgée dans notre société est souvent posée, celle de l'artiste devenu âgé est quant à elle totalement éludée. Qu'en est-il vraiment ? Me poser cette question, c'est également me projeter dans un futur pas si lointain. J'ai donc choisi de m'intéresser à cette catégorie si particulière de retraités qui ne le sont jamais vraiment. Qu'ils soient peintres, plasticiens, musiciens, danseurs, écrivains, que deviennent leur relation à l'art et leur force créatrice avec l'âge ? Continuent-elles encore de les habiter, d'être au centre de leur vie ?

La photographie n'est pas, pour moi en tout cas, une fin en soi, c'est un moyen de provoquer des rencontres, que je souhaite chaque fois les plus vraies et les plus fortes possible. Ma volonté est de capter, au-delà de la surface, les choses essentielles. Pour cela, j'ai cherché à créer avec les artistes qui m'ont accueilli une relation dans la durée, où la vidéo a également trouvé sa place. Nous échangeons nos vues sur les images réalisées la fois précédente, sur leur travail artistique, mais aussi, évidemment, sur la vieillesse. Nous partageons, tout simplement, des instants privilégiés, où je perçois combien la création artistique et l'énergie vitale dépendent l'une de l'autre.

Mon but est ainsi de mettre en lumière ce qui, par-delà l'âge, relie encore et toujours les artistes à leur art et continue de les faire exister.
Et tout simplement de leur rendre hommage.

D. M.



Né en 1930, à Paris, **Dominique Dupuy** est danseur, homme de danse, pédagogue, chorégraphe, chercheur, écrivain. Sa femme Françoise et lui sont les grands témoins du développement de la danse contemporaine en France. À 80 ans, ils sont encore en pleine activité.

« En général, on met toujours la vieillesse à la fin, comme si elle était soit un couronnement, soit une déchéance, mais toujours au bout du parcours. Comme si la vieillesse découlait fatalement de ce que l'on a fait avant : l'enfance, l'enseignement, la maturité d'une carrière et puis vient la vieillesse et on l'adapte par rapport à tout ce qu'on a vécu. Moi, je me pose la question : "Et si on prenait les choses dans l'autre sens ?" En considérant la vieillesse autrement, pas comme la fin, mais comme quelque chose qui a autant d'importance que tout le reste, qui pourrait aussi bien, dans un certain sens, nourrir le reste comme un ferment, comme quelque chose que l'on pourrait prévoir et dont on pourrait se servir pour construire le déroulement du temps qui la précède. Si c'était le cas, on prendrait la vieillesse en considération le plus tôt possible.

“Si on commençait par la vieillesse.”

C'est particulièrement important pour nous danseurs, parce qu'il vient un moment où nos facultés physiques diminuent, alors on considère que le danseur âgé a moins de possibilités qu'avant, comme si cet avant était plus important que ce qui advient avec l'âge. Ces "restes", ces "résidus" sont-ils moins intéressants que ce qu'il y a avant, ou, au contraire, n'est-ce pas la chose la plus belle, la plus délicate ? une chose qui s'est élaborée durant toute la vie et qui, tout d'un coup, fleurit à ce moment-là ? Pour les Japonais, les périodes de la vie sont symbolisées par des fleurs, et la fleur la plus belle est la fleur de la vieillesse, *rogaku*. On la voit chez les maîtres de no, chez les maîtres de kabuki – chez les maîtres du théâtre donc – et chez les maîtres d'arts martiaux, considérés à l'apogée de leur art, où celui-ci est le plus élaboré, le plus magnifié. Si l'on prend cette perspective en compte, on peut se projeter sur les qualités que va avoir un art à ce moment de grande maturité et introduire, dans le parcours, dans l'enseignement, des choses qui amèneront cette beauté finale. »

(Entretien avec **Dominique Dupuy** réalisé en juillet 2010.)

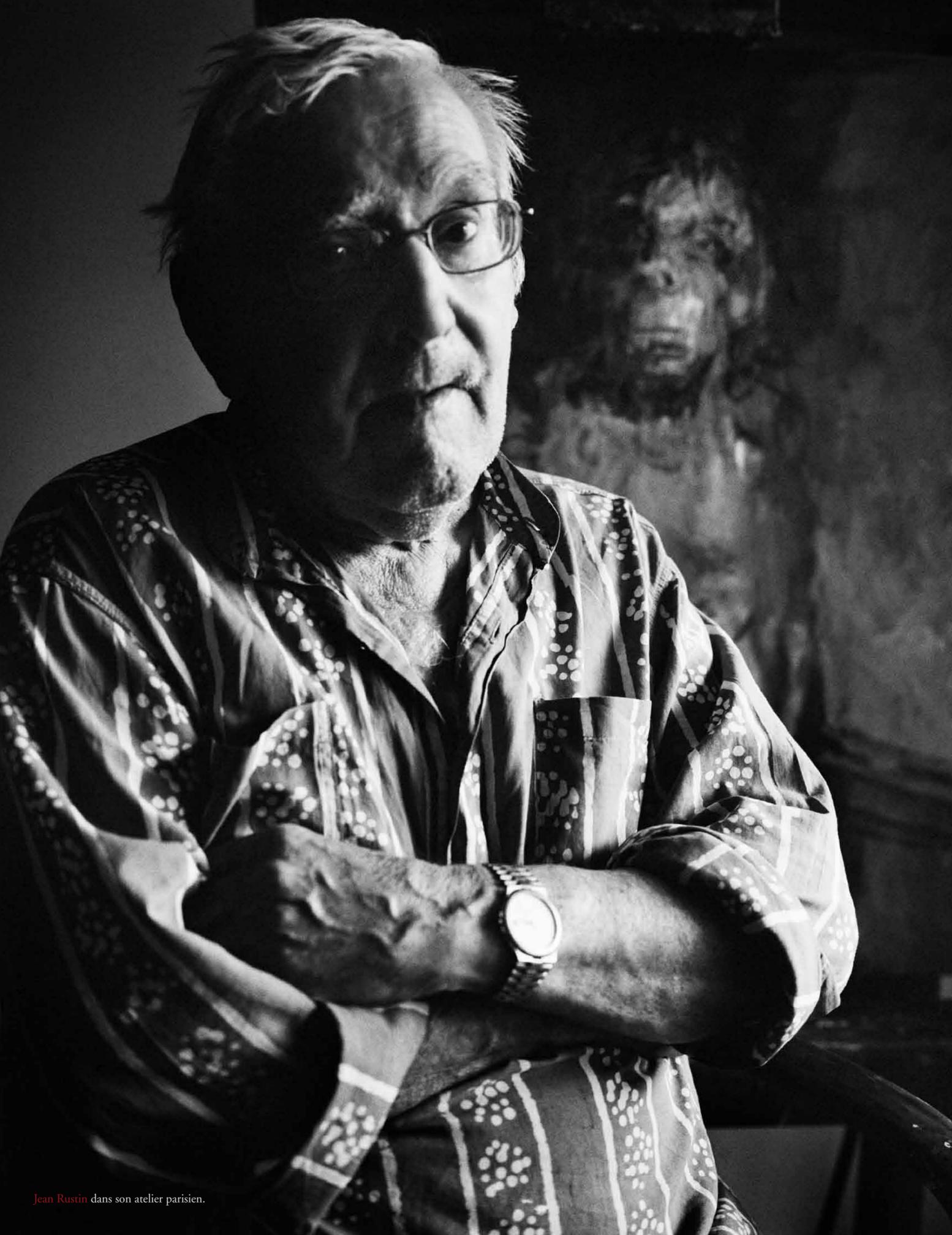
Photos pages suivantes :

1. **Marcel Zanini**, né le 7 septembre 1923 à Constantinople en Turquie d'un père français et d'une mère grecque. Ce musicien passionné de jazz est connu du grand public pour son adaptation française du tube brésilien de Wilson Simonal « Nem vem que não tem », « Tu veux ou tu veux pas ». À 87 ans, il continue de se produire dans les clubs de jazz parisiens et les festivals. Depuis plus de 30 ans, chaque premier mardi du mois, il joue de la clarinette et du saxophone ténor et chante accompagné de son orchestre au Petit Journal Saint-Michel à Paris.
2. **Jean Rustin**, né en 1928, à Montigny-lès-Metz, est un peintre français de renommée internationale. Au printemps 1971, il rompt avec la peinture abstraite au profit d'une peinture délibérément figurative. Ses toiles révèlent alors un univers sombre, proche de la folie. À 82 ans, il continue chaque jour de peindre et de dessiner. Une monographie et plusieurs expositions importantes sont en préparation.



Marcel Zanini au Petit Journal Saint-Michel à Paris.





Jean Rustin dans son atelier parisien.

Jeudi aujourd’hui

Aujourd'hui seulement je m'aperçois que je dois l'appeler par son prénom : Louise.

Madame D. ne se rappelle plus son nom de mariée, parfois celui de jeune fille réapparaît.

Madame D. ne se rappelle pas avoir été mariée, ou si, peut-être, une seule fois. Essayant de faire travailler sa mémoire, de mettre en lumière une zone oubliée, je lui demandais le nom de ses enfants ; elle m'a répondu qu'elle avait bien le temps avec son mari d'avoir des enfants.

Jusqu'à peu, son père était le seul filot rescapé de sa vie.

Dans le noir des matins d'hiver, elle s'inquiétait de ses voyages en mer, de sa difficulté à travailler avec une jambe en moins. Le temps était sa seule préoccupation, et il faisait toujours froid, même en plein été.

Madame D. a 88 ans, elle habite seule un appartement à Paris. Les traces de sa vie sont là, son intérêt pour la maison, la couture, la lecture. Des photos la montrent trente ans en arrière, belle, souriante, présente. J'entre dans cet univers comme un archéologue, je devine, j'interprète, je prélève les traces de cette vie en décomposition, j'essaie de réunir les pièces d'un puzzle qui ne m'appartient pas mais qui m'est nécessaire pour étayer, accéder à ce vaisseau errant. Mes premières découvertes importantes furent de petits agendas. Au fil des jours et de mes visites, je les trouvais calant une porte, enfouis dans un tiroir d'habits, jetés à la poubelle…

Ils me permirent de remonter le fil de cette histoire à manques qui s'écrit par l'oubli, et l'angoisse m'envahit immanquablement, comme elle devait vous envahir, vous, Madame D., dans ces moments de vide où la pensée s'effaçait.

Comment cela a-t-il pu commencer? De simples oublis, le nom d'un artiste, le titre d'un livre récemment lu, le prénom de la fille d'une amie… que vous mettiez sur le compte d'une fatigue passagère. Je vous imagine dire : « Je perds la tête » à votre interlocuteur. Ces carnets vous ont alors servi de béquilles, de repères, quand la pensée était là ; la fixer sur le papier devait être une nécessité. Ou bien est-ce le souvenir de l'oubli? Mais aviez-vous conscience, plus tard, que tout cela avait été noté? Mais je vais bien trop vite, vous n'en êtes pas encore là et vos agendas nous le disent.

Le premier agenda date de 1964, et le dernier de 1998, ou plutôt les deux derniers puisque j'ai trouvé deux carnets de cette année. En tout, neuf agendas qui retracent par leur contenu votre dérive. Si les premiers agendas ont une écriture sûre, ceux rédigés à partir de 1992 comportent de nombreuses fautes d'orthographe, et l'écriture y est malhabile. Les informations semblent jetées dans l'urgence et le

trouble… Je vous sens accrochée à un lien qui vous retient de l'emportement, comme une montée d'eau contre laquelle vous vous battez, mais l'emportement est là, si violent, si dévastateur qu'il ne laisse dans votre mémoire que des bribes d'informations devenues inutiles. Disparues vos mesures de couture, vos musiques préférées, les longueurs d'onde de France Culture, disparus les noms des médicaments pour la mémoire, les adresses de magasins ; ces carnets deviennent des bouées de sauvetage, vous y notez pêle-mêle où sont rangées les enveloppes, la date de naissance de votre fils, le jour d'aujourd'hui et celui de demain, votre adresse et comment accéder à votre appartement (étage…), le lieu où vous avez rencontré une personne, des phrases effilochées, laissées à l'abandon. Parfois, seulement des croix sous la date, comme une volonté d'ancrage, le besoin de se pencher et d'arrêter la course du temps qui vous détruit.

Et puis plus de carnet. Quelles ont été ces années d'avant notre prise en charge, dans quel enlèvement vous êtes-vous définitivement perdue? Dans quelle solitude aussi?

Lorsque j'ai commencé à vous rendre visite, vous marchiez encore. Vous construisiez l'espace autour de vous à l'image de votre pensée, désordonnée. Vos affaires étaient dispersées de façon incohérente dans votre appartement, et les surprises que nous pouvions avoir en entrant chez vous ne manquaient pas. Vous dormiez dans un fauteuil défoncé d'où vous aviez du mal à vous extraire. Il n'y avait plus de temps, plus d'horaires, le cours du monde avait volé en éclats. La nourriture était éparpillée. Vous pouviez rester sans manger, ou alors tout dévorer en un seul jour. Vos habits étaient décousus, sales, et vous entreposiez des bols d'excréments sur la fenêtre de votre salle à manger.

Un jour, l'après-midi avait dû être le simulacre d'une réception, vous aviez préparé quatre soucoupes avec des cigarettes russes et un carré de chocolat.

Quel fantôme vous avait rendu visite? À qui était destiné ce festin? La vision de ces préparatifs m'avait bouleversée, j'y voyais la répétition de gestes certainement mille fois accomplis, mais destinés à un autre monde.

Et puis votre marche s'est dégradée ; vos déplacements de plus en plus limités ne vous permettaient plus d'accomplir le désordre, mais votre nouveau handicap ne limitait en rien vos idées. Votre corps était devenu un accessoire inutile, seule votre pensée existait et faisait exister vos désirs. J'imaginais alors ce que pouvait être pour vous de nous voir surgir dans votre salle à manger reconvertie en chambre… Quelle irruption dans cet univers qui ne nous prenait pas en compte ! Car, d'un instant à l'autre, vous ne nous reconnaissiez pas, d'un changement de pièce à l'autre, nous devenions étrangères. Je vous appelais par votre prénom, j'essayais de vous rassurer, et doucement vous vous êtes habituée, une sorte d'apprivoisement, d'apprentissage de la confiance, vous si craintive, sursautant au moindre bruit.

Je m'aperçois que, il y a un an, je pensais que vous étiez arrivée au maximum de ce à quoi un corps peut se réduire. Aujourd'hui votre corps se voûte, penche vers le sol, pour certains jours s'incliner vers la droite. Votre esprit est de plus en plus absent, isolé, dans des pensées qui s'échappent de façon déstructurée et auxquelles je n'ai pas accès. Mes mots ne vous parviennent pas toujours, vous êtes devenue une camisole, une chambre forte sans ouverture, même vos yeux ne semblent plus vous mettre en relation avec le monde. Les mouvements que je dois vous faire faire vous font sursauter. Cette tour imprenable ne vit que de la crainte.

Dans quel silence vous êtes-vous murée? Dans quelle profonde absence au monde erre votre pensée? J'imagine votre crâne comme une boîte insensée, un fouillis d'outils que nul ne peut arranger. Votre vie a disparu, ou bien ce ne sont que d'infimes visions qui, sitôt parvenues à votre bouche, se tordent, puis s'évanouissent.

Quelques phrases semblent être les rescapées d'une pensée ancienne : « Il ne faut pas avoir envie de tout », et ce « Mon Dieu priez pour nous » ou « Merci mon Dieu », chapelet

inusable que vous vous récitez inlassablement comme un étayage, une façon de structurer votre esprit, mais qui lui aussi se perfore de mots inappropriés.

Vous ne savez même plus manger seule cette madeleine que je vous donnais à 4 heures ; la main ne sait plus aller à la bouche, elle émiette, écrase, éparille, se tend vers d'invisibles visiteurs. Elle ne tient plus non plus ce peigne dont vous ne semblez plus reconnaître la fonction.

Et je pense à la vie que cette maladie vous a fabriquée, aux relations qu'elle a saccagées, à l'incompréhension que l'oubli engendre. À cette famille impuissante, certainement gênée de vos oublis, de vos maladresses, qui, petit à petit, a capitulé et vous a laissée dériver seule.

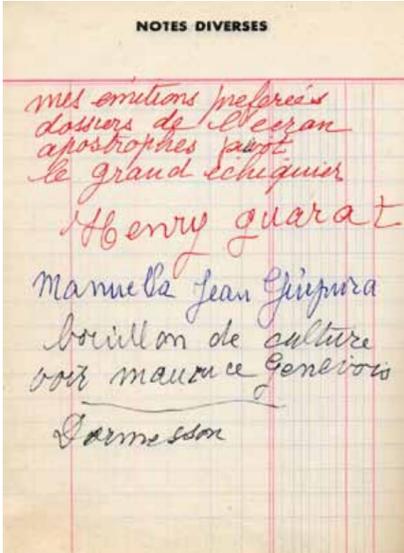
Et je pense à vous, que nous laissons seule la majeure partie de la journée et toute la nuit, avec vos frayeurs, et les cauchemars qui ne doivent pas manquer. Comment ne pas être entraînée, prise par ce courant, quand rien n'est là pour vous retenir dans ce monde? Je pense souvent que nous vous entretenons ; bien sûr vous mangez, bien sûr vous êtes propre, et puis? Cela suffit-il à une vie? La télévision semble rassurer bon nombre de soignants et auxiliaires de vie qui visitent les personnes âgées. Vous n'échappez pas aux séries télévisées, parfois violentes, devant lesquelles je vous trouve perturbée, envahie par ce que l'écran vous impose. Certains vous la laissent la nuit… Pensent-ils qu'elle peut être un remède au vide, ou est-ce la solitude qu'on laisse derrière nous en fermant votre porte qu'ils ne supportent pas? Que penser de ce soignant surpris en train de vous donner à manger avec un baladeur sur les oreilles ?

Parfois, je trouve vos vêtements maculés de taches de nourriture, parfois votre bouche n'a pas été essuyée après le repas, parfois personne n'est passé durant le week-end. Les jours s'enchaînent alors dans une tristesse répétitive. Votre appartement se dégrade, les stores de vos fenêtres ne se relèvent plus, les rideaux sont tombés, les sièges sont sales. Parfois votre voisine, avec qui vous étiez amie, vous rend visite ; bien sûr, vous ne la reconnaissez pas mais vous êtes transformée, et les paroles incohérentes que vous prononcez sont une tentative de paraître. Vous êtes heureuse de cette visite, comme si au fond de vous subsistait la trace de ce lien.

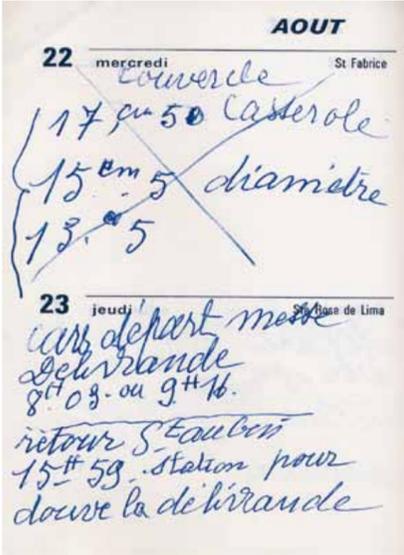
Puis, une demande de placement en maison de retraite est faite ; les délais sont longs. Les mois passent ; je sais ces moments chez vous être les derniers de votre vie et, même si la situation impose cette décision, j'ai l'impression qu'il en sera fini de vos attaches, de vos repères, de cette identité portée par chaque objet. Un jour, vous êtes partie dans un service de long séjour.

Hier, je suis allée vous voir. Je vous ai trouvée au lit. J'ai eu du mal à capter votre attention. Lorsque je vous ai demandé si vous alliez bien, vous m'avez répondu : « Ce passage-là est difficile… », avant de repartir dans des paroles décousues. Comment ne pas y voir un sens, une résurgence soudaine de la conscience? Je sentais ce territoire des mots que nous avions connu si proche, ma volonté de vous ramener à la rive inutile, et vous, fuyant toujours plus loin dans ce monde inaccessible. Vous m'avez appelée « cocotte » pour me remercier lorsque je vous ai donné votre « quatre-heures », et c'était un écho de cette vie disparue, une douce réminiscence de votre langage d'avant. Votre main droite s'est rétractée, et vous tenez une bande de gaze pour ne pas vous blesser. Sur votre table de nuit, la photo de vos parents, seule trace de votre vie. La chemise de nuit que vous portez est celle de l'hôpital, chemise ouverte, identique à celle que porte votre voisine de chambre, qui est, tout comme vous, « ailleurs ». Vous souriez lorsque je vous embrasse avant de vous quitter, et je ne sais pas quels mots employer pour vous rassurer, mais vous êtes déjà partie. Loin…

Que devient-on quand on perd tout ce que l'on a été? Que devient-on pour les autres, pour ceux qui nous ont accompagné dans cette vie, ont partagé nos envies, notre quotidien, toutes ces petites et grandes choses qui nous résument et qui, petit à petit, s'effacent?



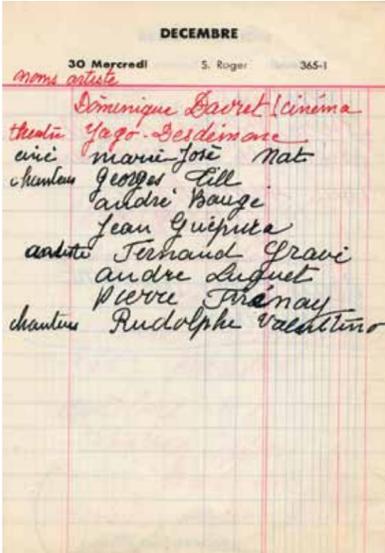
1964



1990



1996



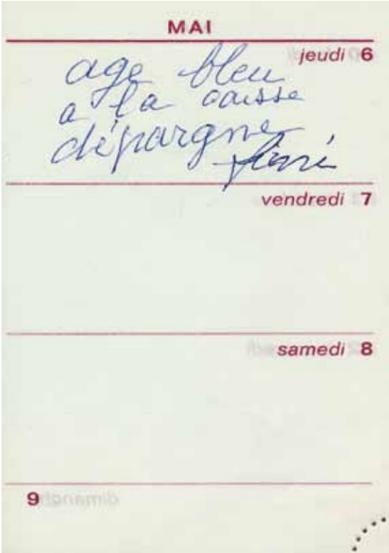
1964



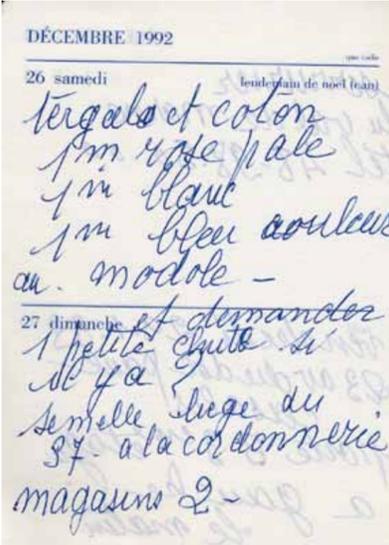
1990



1998



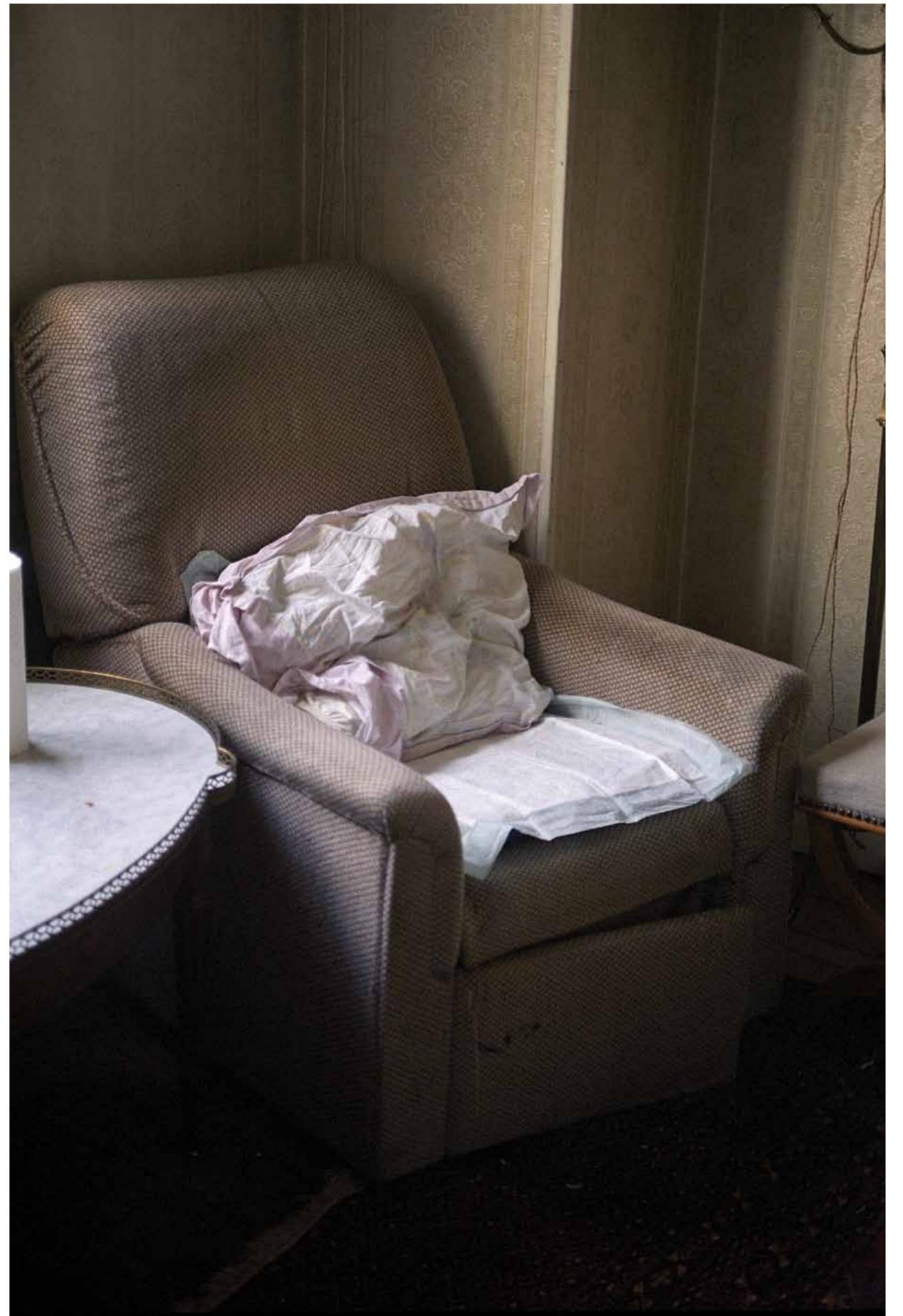
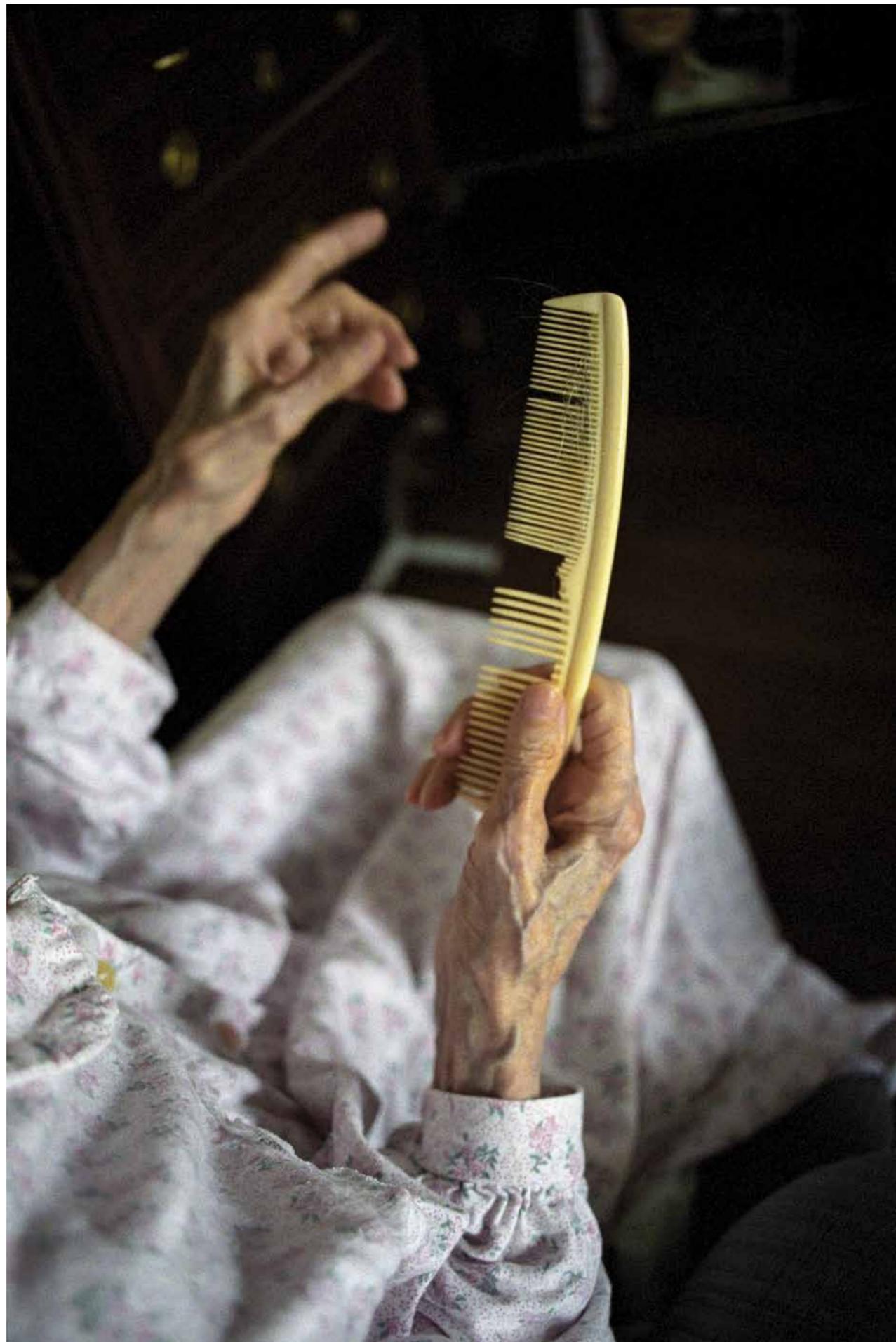
1965



1992



1998





Marion Poussier

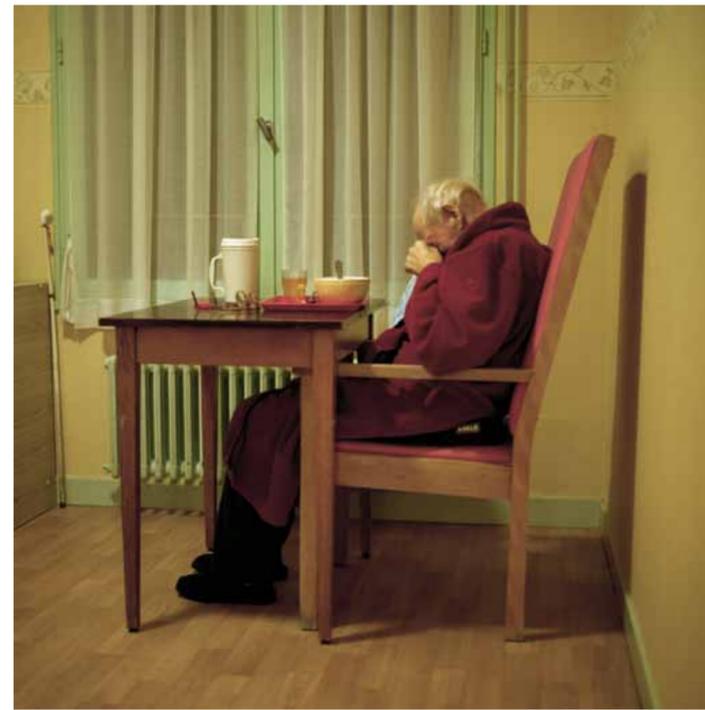
Les corps invisibles

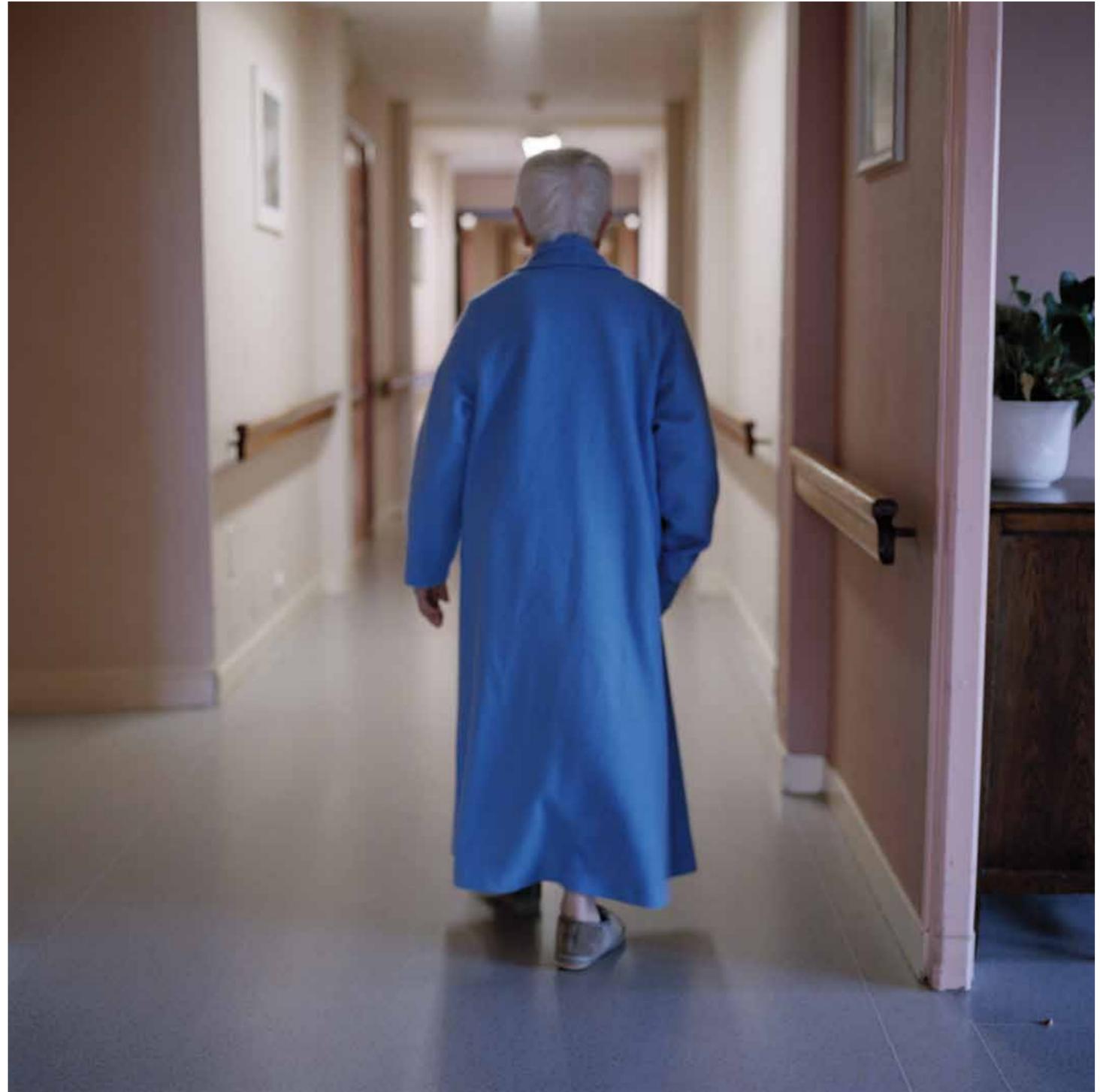
J'ai passé deux semaines dans une maison de retraite. J'y ai vécu au même rythme que les résidents, prenant mes repas aux mêmes horaires, rejoignant ma chambre le soir au troisième étage. La journée, j'ai marché dans les couloirs, frappé aux portes, écouté, observé. J'ai rencontré la solitude, la souffrance et la maladie, enfermées dans un décor pastel aux allures de maison de poupées. C'est un sentiment inquiétant, proche du fantastique, que j'ai voulu retranscrire en focalisant mon regard sur ceux qui semblaient avoir déjà quitté notre monde pour vivre dans le leur. Je les ai vus errer, divaguer, crier, parler aux fantômes et chercher à s'enfuir de leur corps. Chercher à s'extraire d'une existence dont ils ne semblaient plus vouloir, libérés des contraintes que la vie en société avait jusqu'alors imposées à leur corps.

M. P.

Série de photographies réalisée en 2009
à la maison de retraite *Les Alleux*, en Bretagne.









VIEUX, un projet de l'association Regarde ailleurs

avec Laurence Faure, Dominique Méricard, Marion Poussier, Bernadette Puijalon, Raphaël Sarfati et Valérie Villieu.

Journal gratuit. Retrouvez un plus large extrait des travaux réalisés sur le site : www.vieuxlesite.com

Ce projet a obtenu le soutien de la Mairie de Paris, de la Région Île-de-France, de la Cité de la santé-universcience, de Photoeuropa et des sociétés Intensité et DB1.